L'intellectuel en procès : le cas Robert Estienne

HÉLÈNE
CAZES

Summary: *The name of Robert Estienne (1501–59), the great French humanist, printer and editor, as well as leading scholar in Latin and Greek studies, is associated with his exile from Catholic France to Calvinist Geneva around 1547. Ever since his departure, the question has been raised whether it was legitimate for the Royal Printer to leave Paris. Beyond the case of Estienne himself, who has come to be viewed as a symbol of religious persecution and a precursor of modern democracy, what is at stake is the complex relation of an intellectual to his society and his country, the writing of a national history filled with great and illustrious men, and the difficult duty of individual conscience.*

Robert Estienne, 1503–59, fut nommé Imprimeur du Roi en 1539 pour les lettres hébraïques et latines, pour le grec en 1540 ; éditeur de la Bible, éditeur de classiques, rédacteur du *Trésor de la langue latine*, imprimeur célébré par Conrad Gesner¹, par l'historien de Thou ou par Scévole de Sainte-Marthe comme le plus savant d'entre tous les Français, il quitta la France entre 1548 et 1550 pour s'établir à Genève. Cet exil, préparé sûrement depuis 1547 et officialisé en 1550, est au centre de la « figure historique » de Robert Estienne comme intellectuel.

De l'histoire ancienne ?

Le bannissement paraît l'acte de naissance à la mémoire collective du personnage de Robert Estienne, tout à la fois public et savant ; voire, l'entrée au Panthéon des intellectuels n'est pas seulement motivée par les hauts faits lexicographiques, éditoriaux et philologiques de Robert : c'est le drame du départ de Paris, sans cesse répété et reconstitué comme une scène criminelle, qui décide du discours longtemps tenu sur l'humaniste. Bien au-delà des martyrologes protestants, tels que les *Icones* de Théodore de Bèze², le récit

de l'installation de l'imprimeur à Genève suscita des débats passionnés au cours desquels historiens ou bibliographes prirent violemment position pour ou contre Robert. Pour nous, après des siècles de refuges politiques et religieux, après l'adoption en principe unanime de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, la question des torts ou des raisons de l'imprimeur lorsqu'il abandonna son officine parisienne pour devenir le typographe de Calvin paraît sans pertinence : l'historien contemporain travaille son objectivité, tente de ne pas juger les positions personnelles, se retient de porter un jugement sur les valeurs et les cultures. Également, nul ne voudrait dans les nouveaux cadres de la tolérance et de la liberté, se faire le condamateur de Robert Estienne : depuis le XIX^e siècle, il n'est guère de voix qui s'élève contre la louange de l'humaniste. Aussi, certains travaux modernes, dans la lignée de la monographie de Crapelet publiée en 1836³, passent l'exil sous silence afin de mieux traiter de l'œuvre et des accomplissements de Robert Estienne. Cependant, la conversion au calvinisme de l'Imprimeur du Roi, représentée dramatiquement par son installation en cité réformée, continue de fournir le discours premier de maints instruments de référence, à commencer par les dictionnaires biographiques en usage dans les bibliothèques européennes et nord-américaines.

Pour les uns et les autres, même lorsque la conversion au protestantisme est acceptée comme droit et fait, le débat reprend les termes donnés par l'intéressé lui-même dans la *Réponse aux censures des théologiens de Paris* qu'il publia à Genève, en 1552, en latin puis en français, comme préface à l'édition des censures sus-dites : la persécution. Les ennemis de Robert lui reprochaient d'avoir inventé la menace pesant sur sa vie et, en conséquence, d'avoir déserté. Ses amis et partisans dépeignaient l'éditeur en héros épique terrassant les monstres de la Sorbonne ; Théodore de Bèze composait ainsi le bouquet final de son éloge :

Que personne donc ne viene ici te reprocher les combats que tu as eus contre les sorbonnistes, lesquels ne t'ayans peu faire brusler vif lancerent les flambeaux de leur fureur contre un fantosme de paille : ains plustost cela doit faire voir à tous la grandeur de ton courage faisant teste a tant de monstres, et ta constance à maintenir la vérité : ioint aussi que preferant le repos de ta conscience à tout le reste, tu quittas volontairement ta patrie ingrate pour te retirer ailleurs, avec ceste bonne volonté d'avancer les bonnes lettres, et specialement la theologie [. . .].⁴

Bien sûr, l'intérêt porté à l'épisode de l'exil change de définition et d'enjeu avec l'avènement d'une histoire nationale de conciliation, lors de la Monarchie de Juillet. De fait, dès après la fin du XVI^e siècle, Robert Estienne n'a plus d'ennemis : il a trop d'amis, qui se disputent son appartenance patriotique ou confessionnelle. Dans la perspective d'une écriture nationa-

liste de la biographie, il s'agit plutôt de nier la persécution, voire le départ du grand homme : le discours sur l'exil continue alors d'être central, puisqu'il présente l'occasion de refaire le monde, de réparer l'injustice, de réhabiliter et recommencer.

Devenu symbole et enjeu de jugements sur la monarchie, sur la Réforme, sur la France, sur le développement de l'imprimerie, le cas Robert Estienne offre pour l'étude un double avantage : il est à la fois précisément documenté — par la *Réponse aux Censures*, par le remarquable travail d'Elizabeth Armstrong⁵ et par les notices éclairantes de Fred Schreiber⁶ — et abondamment déformé par des siècles de bibliographie ; icône du protestantisme pourchassé, statue élevée en réparation pour l'exil, les célébrations de Robert Estienne constituent une cristallisation historiographique autour du personnage et de son exil. La légende de Robert Estienne, telle qu'elle nous parvient au détour des dictionnaires biographiques, de l'*Encyclopedia Universalis*, des fresques ornant la salle de lecture de la Bibliothèque de la Sorbonne (réalisées entre 1860 et 1880), met en scène un homme seul face aux institutions et à un ordre mal établi : un juste parmi les Pharisiens et les factieux, un particulier face à la machine répressive de l'État. C'est dans cette imagerie, non pour une obscure correction du texte biblique, que l'éditeur est fait héros national ou religieux.

Parti sans autre procès, Robert Estienne ouvrit lui-même le jugement de son exil, transformant l'effet de la persécution en acte d'accusation de la postérité ; quel autre tort se reconnaît-il sinon celui d'avoir quitté la France ? Au travers de l'instruction sans fin de l'exil, historiens, contemporains, modernes lient dans le paradoxe abandon du sol natal et héroïsme, persécution et faute : la société a-t-elle des droits sur « ses » intellectuels ? peut-on être un intellectuel sans public ni postérité ? l'éditeur est-il nécessairement un intellectuel ?

Le malheur et la mémoire

Le métier d'imprimeur n'est pas une sinécure dans la France réputée « encore tolérante » de François I^{er} et d'Henri II : les exécutions de Berquin (1529), d'Augereau (1534) et de Dolet (1546) ne constituent que des épisodes dans l'épopée des martyrs de la Presse au XVI^e siècle, récitée par les historiens protestants avant de servir les propos libéraux du XIX^e siècle. Au regard de ces morts spectaculaires et rituelles, sur un bûcher allumé des livres saisis dans leurs magasins, le sort de Robert Estienne, prospère éditeur parisien jusqu'à son départ pour Genève entre 1548 et 1550, semble fort doux : n'échappe-t-il pas aux flammes ? ne trouve-t-il pas, même, ingénieux moyen de se faire octroyer des privilèges commerciaux et éditoriaux à Genève ? ne

maintient-il pas au moins partie de sa fortune ? L'exil hors de Paris est, il est vrai, une lourde peine pour un homme élevé rue Saint-Jean de Beauvais, qui établit dans la maison de sa naissance son atelier et sa famille et dont le fils et successeur Henri Estienne rappelle jusqu'à sa propre mort son appartenance à Paris, « la plus belle des cités », « où se parle le meilleur français ». Mais enfin, le prix est léger à côté du supplice et de la condamnation à mort. Et l'on ne s'émeut guère, pour comparer des sorts comparables, de l'exil du beau-frère de Robert Estienne, Conrad Badius, lui aussi fils d'imprimeur, lui aussi promis à un brillant avenir parisien, et lui aussi établi à Genève dans les mêmes années.

Or, Antoine-Auguste Renouard, auteur de la somme bio-bibliographique sur les Estienne en 1838, puis 1843⁷, attribue au départ de France la mort prématurée de Robert Estienne, à l'âge de 56 ans, et son regret est unanimement repris dans les dictionnaires biographiques et essais historiques (la *Biographie universelle* de Michaud⁸, l'essai de Léon Feugère⁹ sur Henri Estienne, la *Nouvelle biographie générale* de Firmin-Didot¹⁰) quand 56 ans de labeur acharné, de veilles et de démarches ne forment pas, pour 1559, un mauvais compte. Dans la foulée, l'historien de la saga des Estienne n'hésite pas à imputer les échecs financiers des descendants de Robert, notamment Henri, l'auteur du réputé immortel *Trésor de la Langue Grecque*, à l'exil de son père.

Dans la constitution du personnage de Robert Estienne, éditeur scientifique, homme de savoir, respectueux de l'autorité (du Roi, puis du Consistoire) en intellectuel, se joue implicitement un jugement de valeur qui dépasse la compétence dont l'exil est à la fois le signe, l'expression factuelle et la motivation ultérieure. François Vatable, l'auteur allégué des annotations sur la Bible qui provoquèrent l'exil de Robert, nous est-il autrement rappelé que par cet épisode, où il refusa de soutenir publiquement son éditeur et collègue ? Professeur d'hébreu au Collège Royal, traducteur d'Aristote et Thomas d'Aquin, il n'était pourtant pas un paresseux ni un inconnu. Il semble donc que le malheur public ait affaire avec l'intellectuel. Encore que, une fois encore, le martyre n'y suffise pas. A preuve, les deux savants précepteurs d'Agrippa d'Aubigné — Cottin, brûlé vif à Rouen en 1569, Beroald, neveu de Vatable, exilé en 1568 — ne nous sont familiers que pour avoir côtoyé le jeune Agrippa.

Le modèle de l'exilé

L'apitoiement sur le sort de l'exilé est le premier motif de la prolifération bibliographique en dehors des sentiers du dépouillement historique : Bèze, le premier, suivi par De Thou¹¹ et par les compilateurs de dictionnaires repris

par les hagiographes du XIX^e siècle, met en regard « services rendus » et « récompense par le bannissement ». Héros d'une épopée rationaliste puis romantique de la tolérance, écrite après lui et parfois, en contradiction avec les faits (Chevillier, à la fin du XVII^e siècle, reprend ainsi la rumeur lancée par Mallinkrot et dans les *Icones* selon laquelle Robert aurait été brûlé en effigie : La Caille s'interroge sur l'éventuelle hypocrisie du personnage, Duprat en fait un homme des Lumières¹²), Robert Estienne et son personnage légendaire éclipsent presque l'histoire documentée du départ de l'éditeur. Car cette histoire ne saurait se résumer à un martyr, ainsi que le démontre le travail d'Elizabeth Armstrong : le Roi de France avait prié Robert de rester et l'avait assuré de sa protection, Genève lui accorda la citoyenneté dès 1552, la bourgeoisie honorifique en 1556.

Par un retournement de la compassion, l'exemple de Robert Estienne met en accusation les institutions qui le chassèrent : le collège obscur, médiocre, malhonnête, avide de bûchers de la Sorbonne, bien sûr ; mais également, le roi faible et influençable qu'aurait été Henri II, incapable de maintenir la politique de concorde civile de François I^{er} ; ou encore la pernicieuse et ultra-catholique Diane de Poitiers. Ainsi, Antoine-Auguste Renouart peint une France qui trahit son roi tandis que le savant, fidèle, est évincé par les intrigants :

Soutenu par la bienveillance marquée de François I^{er}, et par plusieurs savants prélats, Robert put encore ne pas succomber sous les coups de ses perpétuels ennemis ; mais si jusqu'alors la Sorbonne n'avait pas réussi à le faire condamner comme hérétique, les Lettres Royales, deux Ordonnances ou Déclarations n'arrêtaient point les attaques ; et en 1547, la mort du Roi fit espérer à ces implacables adversaires qu'ils auraient enfin Robert à leur merci. Henri II, successeur de François I^{er}, n'avait aucun mauvais vouloir contre son Imprimeur [. . .] mais qu'attendre de ce prince d'une volonté molle [. . .] asservi à celles de ses entours, et surtout maîtrisé par l'altière et ambitieuse Diane de Poitiers qui gouvernait en sa place ? Aussi ces vellétés de protection furent-elles presque sans effet ; la violence des ennemis de Robert n'en prit que plus d'audace encore [. . .].¹³

Avec plus de variété, au fur et à mesure que l'arbre historiographique déploie ses branches, l'exil sert la condamnation de la monarchie (dans l'*Encyclopédie*), de la France (chez les écrivains anglo-saxons du XIX^e¹⁴, parfois même du XX^e siècle¹⁵) ou, en négatif, la gloire du règne de François I^{er}, présenté comme souverain libéral (évitant les guerres religieuses) et comme mécène des arts.

Le bel anachronisme

Or, Robert Estienne, fuyant les intrigues de cour et de conclave, négociant en habile enchérisseur son installation avec quatre presses à Genève, ne défend pas à travers ses tribulations l'idéal universel des droits de l'homme

tel que le définit l'article X de la Déclaration Universelle du 26 août 1789 : « Nul ne peut être inquiété pour ses opinions, même religieuses ». Partant d'une vision révolutionnaire et romantique du bannissement, on a trop volontiers cherché les empreintes de nos modernes principes dans les tribulations de l'imprimeur. Au risque de la déception, de la résistance des faits, de la résignation à la conjecture psychologique afin de parler politique. Déjà, le jeune Léon Feugère en une monographie couronnée par l'Académie Française en 1852, dresse le portrait de Robert Estienne en martyr du libéralisme :

Aux dépens de sa fortune et du repos de sa vie, il s'est mêlé, avec hardiesse et avec une constance sincère, à la lutte d'idées qui a rempli tout le XVI^e siècle, lutte qui a pu être marquée par de regrettables excès, mais qui a, en effet, abouti au triomphe d'un principe protecteur de la dignité et du bien-être des sociétés modernes, celui de la liberté scientifique et religieuse.¹⁶

C'est le caractère public, et durablement public, du départ de Robert Estienne, plus que ses motifs ou son œuvre qui est retenu par la postérité ; la Bible de 1545 en reste le prétexte. Mais qui va, jusqu'aux récents travaux de J. M. de Bujanda¹⁷ ou d'E. Armstrong, rechercher les faits textuels et avérés ? Le scandale historiographique entourant le départ masque à peine l'imprécision de ces mêmes écrivains quant aux censures ; voire, les biographies les plus enflammées du XIX^e siècle renoncent à une lecture approfondie des textes incriminés par la Sorbonne : trompé par le titre de Bible hébraïque, Renouard évoque une impression hébraïque en lieu et date d'une traduction latine de l'hébreu, tandis que Mark Pattison qualifie les annotations philologiques de pédantisme : « If a pedantic affectation of erudition had inspired Robert Stephens to adorn his page with cabalistic signs, he paid for a piece of ostentation the heavy penalty of exile. »¹⁸

L'icône et la statue

En 1581, dans le recueil élevé tel un monument à la gloire des martyrs de l'évangélisme et de la Réforme, *Les vrais pourtraits des hommes illustres en piete et doctrine*, aussi appelés *Icones*, d'après le titre latin de leur première édition, Théodore de Bèze fait figurer parmi les élus Robert Estienne. La gravure le représentant, austère sage à la longue barbe et au front haut, reprise au XVII^e siècle dans les dissertations de Van Almelo-veen¹⁹ et Maittaire²⁰ sur les Estienne, constitue l'unique portrait d'un Estienne connu de nous et a suscité maints commentaires de physiognomonie au XIX^e siècle. Dans cette icône, qui, pour Bèze, remplace l'image pieuse des superstitions catholiques, Robert Estienne est présenté, malgré la douceur relative de son sort, comme l'un des martyrs qui firent Genève. De fait,

dès le départ de Robert, les contemporains retinrent de l'émigration préventive de l'éditeur, non pas l'effectif succès de la précaution mais la menace qui la motiva. Ainsi, l'historien de Thou, dans le bref paragraphe qu'il consacre à l'imprimeur, lequel sera repris et développé par l'anthologie pro-réformée de Teissier au XVIII^e siècle, mentionne d'un même élan l'immense valeur scientifique de Robert, le service public et son injuste exil :

Robert Estienne, de Paris, Imprimeur du Roi, fut le plus illustre de son Art après Alde Manuce Romain et Jean Froben [. . .]. Non seulement la France, mais tout le Christianisme lui doit plus pour cela seul, que ce País n'a jamais dû aux plus grands Capitaines pour avoir étendu ses frontières : et par sa seule industrie il est revenu à François I^{er} plus d'honneur et plus de gloire, qui ne périra jamais, que par tant de grandes choses qui ont été faites, dans la paix et dans la guerre. Mais après la mort de ce Prince, qui était non seulement bon, mais aussi le Père et le Protecteur des Lettres, Robert Estienne, qui avoit fait imprimer tant de Livres Hébreux, Grecs, et Latins, **reçut une récompense bien indigne de ses travaux**, de la Compagnie de nos Théologiens. Car ils ne cessèrent point de la persécuter, **bien qu'il travaillât pour l'Etat**, et qu'il ne refusât aucune condition honnête, jusqu'à ce qu'enfin s'étant ennuyé de tant de vexations injustes, il prit conseil de la nécessité, et se retira à Genève, **où il travailla pour le Public** et pour ses affaires particulières avec tant de prudence, qu'encore qu'il fût combattu par toutes les incommodes qui accompagnent ordinairement ceux qui sont contraints de changer de país, néanmoins il fut assidu dans son travail jusqu'à l'extrémité de sa vie, et demeura ferme dans le louable dessein de contribuer à l'avancement des bonnes Lettres.²¹

Le ton est donné et le débat est centré, dès ces formulations contemporaines : l'exil est qualifié d'inique « récompense », tandis que Robert sert le Public, le bien Public, la Chose Publique, l'État, ou plus simplement, le Roi. L'exil de l'Imprimeur cite en jugement la société française et le règne de Henri II. Le plus émancipé et virulent représentant de ce parti est l'anglais Mark Pattison (1813–84), dont les *Essays*, réédités en 1978 et cités en bonne place dans toutes les bonnes bibliographies, constituent une condamnation en règle de la société française, proposant implicitement une définition de l'intellectuel comme le « martyr de la société » :

He died at Geneva in 1559, adding another to the long list of illustrious and useful citizens whom France, ungrateful as Athens, fanatical as Jerusalem, has offered victims to Catholic bigotry.²²

Pattison, de fait, résume une longue tradition selon laquelle l'exil est considéré comme émigration et proclame ainsi la « déchéance » de nationalité dans son hagiographie de Robert : la France catholique ne méritait pas un tel héros. Pour mieux marquer poétiquement son refus de reconnaître l'appartenance française aux Estienne, Pattison anglicise le patronyme d'Estienne en un équivalent étymologique — sans autre usage que le sien propre — : Stephens.

Le Robert Stephens de Mark Pattison défend la libre expression et la libre entreprise, en champion d'un monde moderne libéral :

It was a sentiment diffused through society, a desire from within the Church of a reform of doctrine and discipline. Robert Stephens, while he neglected no precaution which prudence dictated, devoted all the resources of his art to further this movement. This he could best do by the Reproduction of the Scriptures in every variety of form. His steady persistency in this path of self-sacrifice could not be overcome by 25 years of persecution, and he finally relinquished a thriving establishment and left his home to begin the world again on a foreign soil, and in declining years, sooner than forfeit the liberty of his press in this respect.²³

Ikône protestante, depuis Van Almeloveen aux frères Haag, le destin de Robert illustre la persécution des justes et appelle à la tolérance religieuse.

L'enjeu nationaliste de cet exil revendiqué comme émigration n'échappe pas à « ceux qui sont restés », aux Français collectivement accusés de persécution. De fait, le nom de Robert Estienne sert emblématiquement d'accusation contre les éléments « ingrats », « réactionnaires », anti-libéraux de la société, témoin la pensée de Chamfort sur la façon dont sont traités les grands hommes en leur pays. L'exil sert d'apologue : « nul n'est prophète en son pays ». Dans cette perspective, l'universaliste et libéral XIX^e siècle, jusque dans sa nostalgie d'une ancienne France mythique, laborieuse, maîtresse du monde et vertueuse, se livre à des réappropriations du personnage en forme de réhabilitation et réparation. Dès 1836, l'imprimeur et éditeur Crapelet rédige un éloge de Robert, dans lequel il n'évoque jamais l'installation à Genève. Surtout, Firmin-Didot et Renouard, les premiers biographes modernes de la famille, participent à une entreprise nationale de célébration du héros persécuté, lavant ainsi, par retour, leur patrie de l'accusation.

Ainsi, en 1840, l'État français érige une statue à Robert²⁴ et A.-A. Renouard célèbre cette réparation l'année suivante, dans l'avertissement aux *Annales des Estienne* ; rappelant en note un article de M. Magnin à la gloire et à la défense des Estienne, il place d'emblée l'enjeu de son étude historique dans le contexte du nationalisme. Pour lui, comme plus tard, pour Léon Feugère, l'exil pose la question cruciale de l'appartenance nationale et il importe de maintenir le nom de Robert Estienne dans le rang des Français. Le départ est, dans cette logique, présenté comme une injustice, et la France des réconciliations multiples et renouvelées (celle de Guizot) répare et désarme la désertion :

Un Français pouvait-il d'ailleurs négliger de si recommandables compatriotes après avoir longuement célébré les gloires typographiques d'Imprimeurs étrangers ?

Note : [extrait du *Journal des Savants*, puis :] « Un hommage public achève et consacre cette juste expiation. La statue de Robert Ier est au nombre des douze que la Ville de

Paris, pour décorer la principale entrée de son magnifique palais municipal, fait exécuter en l'honneur de douze de ses concitoyens choisis parmi ceux qui ont le plus dignement servi et honoré leur patrie. Cette ovation civique, ce rappel glorieux dans sa ville natale, vengent pleinement Robert et sa docte famille des injustices dont ils eurent tant à gémir ».²⁵

Le procès infini

Les historiens et biographes continuent, inlassablement, le procès de l'humaniste, tantôt pour l'absoudre et le reprendre dans le sein des grands hommes français, tantôt pour l'exalter et condamner la société qui le chassa. Or, ce qui distingue essentiellement le procès en hérésie de Robert Estienne de bien d'autres, c'est d'abord qu'il n'a pas eu lieu : depuis 1523, date de sa première Bible, jusque 1559, Robert Estienne n'a cessé de produire des versions, latine, grecque, hébraïque, de la Bible. Et, à l'en croire, il n'a cessé d'être en butte à l'animosité et à l'opposition des Théologiens de la Sorbonne. L'épisode final de cette confrontation, à l'occasion de la bible dite hébraïque de 1545 (en fait, la juxtaposition de la *Vulgate* et de la traduction latine par Léon Juda de l'Ancien Testament, avec des annotations marginales tirées des cours de Vatable, professeur d'hébreu au Collège Royal²⁶) et de l'impression en grand format d'un Nouveau Testament grec se réduit, judiciairement parlant, à trois fois rien, juste des prémisses de procès : des lettres patentes du Roi en faveur de Robert, les bibles elles-mêmes, puis le récit qu'en fait Robert en 1552. Car Robert quitte la France avant de comparaître devant la Chambre Ardente : il se réfugie avant le coup. C'est l'historiographie qui fait, des siècles durant, l'instruction et la tenue d'un procès qui, jamais, ne se déroula.

La polémique des historiens s'est substituée à la tenue d'une chambre d'accusation où la défense eût été privée de parole.

Le théâtre de l'histoire

À Genève, en un mois et deux langues, en juin 1552 après son installation officielle (et sans retour) en cité de Calvin, Robert Estienne lance l'argument de ce procès public qui nourrit la postérité. En donnant le texte des *Censures des Théologiens*, enrichi de ses annotations mais fourni en son intégralité, Robert Estienne « sort de son silence » pour se donner, de loin et pour longtemps, le tribunal qui lui fut refusé puis qu'il refusa lorsqu'on parla de le faire comparaître devant la Chambre Ardente. En une longue préface adressée au lecteur, il sollicite le jugement, tout comme il se représente demandant sans cesse confrontation, accusations, actions de ses adversaires.

Expressément, Robert définit sa préface comme une justification contre les bruits accusateurs répandus à son sujet : dès la première phrase, il exprime le grief premier à son encontre, le reproche nationaliste d'abandon de la patrie.

C'est l'accusation de trahison qui motive essentiellement la rédaction et la publication du texte, présenté alors comme une défense, au sens propre :

Iusques a ci ie n'ay point ignore combien odieux a este a beaucoup de bons personnages mon departement du pais de France : mesmes avant que partir, il m'est bien souvent venu en pensee que mon faict serait par tout condamne : non seulement pour avoir delaisse mon pais, et m'estre retire autrepars, mais aussi pour m'estre retire ailleurs au dommage du bien public, et pour n'avoir recogneu la grande liberalite dont le Roy avoit use envers moy.²⁷

L'honneur de son statut d'Imprimeur du Roi sonne alors comme l'hyperbole de son appartenance nationale et, durant les quelque 26 pages qui suivent, est abondamment évoqué pour marquer tant l'implication active de l'éditeur que sa loyauté à la France :

Car ce m'estoit chose fort honorable, que le Roy m'ayant bien daigne constituer son Imprimeur, m'a tousiours tenu en sa protection alencontre de tous mes envieux et malveillans, et n'a cesse de me secourir benignement et en toutes sortes. Or d'autant que par plusieurs annees ie m'estois bien et utilement employe aux bonnes lettres, ce n'a point ete chose decente de rompre temerairement ce cours, et sans bien grande necessite. A la fin est advenu ce que ie craindoye : on a seme divers propos de moy : a grand peine s'en trouvoit-il de dix l'ung qui ne feist ung jugement de moy bien odieux. Cependant toutes fois ie n'ay sonne mot : pource que i'aimoye mieulx estre chargé de faulse infamie pour ung temps que d'esmouvoir des troubles en defendant par trop soigneuse affection mon innocence. Et encores a present i'eusse eu a faire avec les meschans, lesquels m'ayans furieusement persecute en presence, me deschirent maintenant en mon absence par calomnies insupportables : mais il me fault avoir esgard aux bons et fideles personnages, ausquels ie pardonne aiseement d'avoir si sinistrement iugé de moy, pourveu que maintenant ils recoyvent ma iuste satisfaction, et sans estrif.

La préface de Robert est construite comme un compte rendu détaillé, appuyé par des pièces justificatives publiques (les lettres patentes du Roi, surtout) des événements le « contraignant » à l'exil. Se présentant comme la brebis au milieu des loups, le Christ devant les Docteurs de la Synagogue (c'est sous ce dernier vocable qu'il désigne le Conseil de la Faculté de Théologie), seul contre tous, Robert sert la vérité et la France. À maintes reprises, il souligne comment il obéit au roi, se plie aux demandes, tient ses promesses, respecte ses délais ; la confiance du roi, par retour, visible dans le statut d'Imprimeur royal, ignore les intrigues sorbonniques et sert la « chose publique ». Les Théologiens, eux, refusent, page après page, d'obtempérer aux ordres royaux, cités bien sûr chaque fois, et dont la réitération scande le récit.

Ainsi, pour la quatrième fois en 1547, le roi somme, par lettres patentes, les Théologiens de fournir le détail de leurs censures :

Toutesfois ils n'en tindrent compte, ains tout expres mespriserent ce commandement. Et encores estans ainsi desobeissans et rebelles, disent ils que l'estat du royaume ne peut

estre paisible, sinon qu'ils ayent a leur coustume une licence desbordee a oser faire ce qui leur plaist. Toutesfois c'est au Roy de voir comment son peuple luy sera obeissant tant qu'il aura de tels maistres.

lettres patentes d'Henri II le 17 aout 1547] « Comme ainsi soit que les maistres Doyen et Docteurs de la Faculte de Theologie en nostre Universite de Paris, n'auroyent pas tenu grand compte de ce que nostre feu seigneur et pere leur auroit mande touchant les Bibles de nostre Imprimeur Robert Estienne [. . .] » Ils se moquent du Roy, comme ils avoyent de coustume, et se rient aupres de leurs brocs et flacons, sans se soucier de rien [. . .].²⁸

Dans le retournement diabolique des valeurs chrétiennes perversies par la « Synagogue » de la Sorbonne, les défenseurs de l'ordre le troublent, les prêtres sont débauchés, le Roi n'est pas écouté et, par voie de conséquence, le juste est persécuté, l'exilé porte la conscience nationale.

Éternelle fidélité

À lire le récit de Robert, l'impression genevoise des *Censures* de la Sorbonne n'est autre que l'exécution de la volonté royale maintes fois exprimée. Lui accomplit son devoir et demeure, dans l'obéissance aux ordres, loyal. Les Pharisiens, eux, non seulement troublent l'ordre, mais encore ne représentent personne ; le système de députation sert la dissimulation et l'usurpation, sans légitimité :

Car ils ont accoustume pour soulager la Faculte, comme ils disent (laquelle ne se peut aiseement assembler en grand nombre, parce que le nombre de ces bourdons croist de iour en iour) de creer certains deputez : et aussi afin d'epargner l'argent qu'il faudroit distribuer a ung chascun d'eulx quand ils seroyent assemblez : mais la principale raison est, afin que ceux qui approuveroyent ce qu'ils veulent condamner, n'y soyent presens. Or les deputez iurent de celer les secrets, de paour qu'on ne face quelque opposition, qui les arreste. Et par ce moyen, il advient que leurs resolutions et decrets, quelques iniustes et barbares qu'ils soyent, sont approuvez sans difficulte par toute la troupe qui ne scait que c'est : ioinct aussi que plusieurs ne font nulle doubte de souscrire contre leur propre conscience, de paour qu'ils ne soyent mis hors de la Synagogue.²⁹

La publication par Robert de ces « pièces » serait donc l'ultime acte d'obéissance d'un serviteur soumis et iniquement persécuté. Dont acte, justement. La dramaturgie judiciaire du texte, remarquablement efficace, donne les armes et les termes du débat pour la postérité, jusqu'à l'éviction contemporaine de la partie adverse, hors de l'histoire, hors de la mémoire nationale des fondateurs, dans les limbes des déchus du progrès, scolasticiens, inquisiteurs, obscurantistes.

La cité sans exil

Or c'est en tant qu'éditeur, en tant qu'imprimeur, publiant côte à côte accusations et réponses, censures et préfaces, s'adressant à tous et pour

toujours, que Robert Estienne initie le procès et en cerne les termes : bien sûr, il est juge et partie, bien sûr, il ne fait que prêter parole et ne la donne guère ; il n'en reste pas moins qu'il produit, au sens propre et littéral, la matière de sa postérité. Ce faisant, il établit une situation de communication inédite entre éditeur et lecteur, dont il argue d'ailleurs pour tenter de faire oublier qu'il est également auteur. Tel escamotage de la responsabilité, à la fois auctoriale et individuelle, est obtenu par la superposition et l'emboîtement des situations de locution. En effet, Robert Estienne affecte, pour le moins, trois scènes de communication.

Tout d'abord, en publiant les censures enfin produites de ses adversaires assorties de ses répliques et « mises en situation » par sa préface, servant de cadre événementiel sur les conditions d'élaboration du texte et sur ses enjeux, non de guide de lecture, Robert Estienne compose un dialogue en « différé » avec ses adversaires. Il est, dans ce cadre, l'accusé prenant la parole.

Néanmoins, malgré la confrontation des voix sur les mêmes pages, les docteurs de la Sorbonne sont non seulement sourds, mais encore muets : la préface narre en détail les fuites, les silences embarrassés, les refus du docte collège quand il s'agissait de fournir un texte écrit (celui-là même qui est donné à lire). Aussi, le dialogue ne prend sens que dans la mise en scène judiciaire qui ouvre la préface : Robert Estienne publie les discours des deux parties afin que le lecteur puisse juger. Il n'espère pas se faire entendre de ses persécuteurs, il veut se justifier d'avoir fui.

Dans le principe même de la publication de ces pièces dépourvues d'effet, Robert tient le procès : de sa presse, il crée la confrontation cent fois demandée entre le collège de ses persécuteurs et lui-même ; il se donne en préface et en marge non seulement la possibilité de répondre aux accusations mais surtout le pouvoir de guider la lecture du texte à venir, comme « pièce à conviction ». Renouard publie l'apologie de Robert en intégralité à la fin de ses *Annales*, et il lui consacre une notice enflammée où le lecteur est sommé de prendre position, de refaire et terminer le procès :

Ce factum, auquel on ne peut reprocher de présenter les faits avec inexactitude, est écrit *ab irato*, et les expressions dures n'y sont point épargnées ; mais il ne faut pas perdre de vue les persécutions, tant secrètes qu'avouées, auxquelles, depuis près de trente ans, Robert était en butte. [. . .] Les pièces existent ; en cinq minutes on peut lire, et faire soi-même l'instruction du procès. [. . .] Robert, persécuté sans cesse, pourchassé, traqué, et en péril pour ses impressions de textes catholiques, se réfugia en Suisse, où ce fut un bon Imprimeur acquis à la réimpression des textes protestants. A qui la faute ? Docteurs Gaigny (Gagné), Guyancourt, Picart et consors, répondez.³⁰

Le théâtre du tribunal public ouvre sur le théâtre dernier de la comparaison devant Dieu : lors, la vicissitude humaine de l'exil est présentée

comme le passage des ténèbres à la lumière. La conversion au protestantisme, dans sa datation, occupe et embarrasse des générations d'historiens comme de moralistes : la Sorbonne exaspéra-t-elle un bon Catholique au point de le précipiter à Genève ? Robert le juste, que l'on appelait *Pius homo* parmi ses amis humanistes parisiens, simula-t-il la loyauté à l'Église du Roi ? Ou bien représente-t-il, en avance sur son temps, un exemple de tolérance religieuse, une sainteté laïque du type de celle d'un Michel de L'Hospital ? Jamais évoquée dans son déroulement, la conversion est toujours désignée en des termes assez généraux pour que chacun puisse y reconnaître les siens. Voire, la plaidoirie exclut la question religieuse de la discussion : de droit, puisque la conversion ne compte pas au rang des motivations, ni de Robert, ni de la Sorbonne (qui ne peut prouver l'accusation d'hérésie ni la soutenir en face de l'accusé) ; de fait, puisque les soutiens que se reconnaît Robert sont l'assemblée des évêques et cardinaux, le Cardinal de Lorraine, l'évêque Du Chastel. Au delà de l'institution des Églises, le jugement prend à témoin l'assistance des lecteurs, personnellement, et la justice divine.

Robert, par la seule impression des *Censures*, conjure sa propre absence de Paris : il s'adresse, sous le nom de « lecteurs » et de « public » à une société dont il ferait toujours partie ; surtout, il continue son activité d'éditeur parisien. Car quelle signification accorder à la publication de censures catholiques données par la Sorbonne si l'on ne considère que Genève ? Il est pour le moins particulier qu'un imprimeur protestant, réfugié chez Calvin, publie (et à ses frais) les censures reconnues ineptes dès leur composition d'un collègue qui ne peut plus le juger et dont il ne dépend plus en rien. Dans cette persistance du statut d'Imprimeur Royal hors du sol national et hors de l'institution que Robert Estienne acquiert l'ampleur du héros, de l'imprimeur qui donne son nom en 1889 à l'école des arts typographiques à Paris³¹.

Nommé en 1539 et 1540 Imprimeur du Roi, titre alors nouveau et auquel il donne pour contenu, dans la préface de l'*Eusèbe* de 1544, de « servir le Roi », Robert tient ses promesses tandis que le Roi a cessé de le protéger et que la Chambre Ardente ne peut plus guère l'inquiéter. En fin de compte, si le seul reproche contre lequel Robert reconnaisse avoir à se défendre est celui, justement, de s'être exilé, il y répond *de facto* par la publication des *Censures* : le livre est acte d'obéissance au roi, promesse tenue envers les amis, justification pour les lecteurs. Le livre nie l'exil.

En confiant l'instruction du procès aux lecteurs, sans autre précision, et en déplaçant le motif de comparution (le départ et non plus la critique textuelle des Écritures), Robert Estienne fait de l'exil un emblème et un discours : son bannissement est non seulement injuste (puisque l'apologie démontre la pleine innocence de la victime) mais encore une persécution

calomnieuse en soi (puisque Robert se trouve, en apparence, déserteur de sa position). Par cette paradoxale plaidoirie pour se défendre d'un exil dont il n'est pas responsable, qui ne devrait pas être et dont on l'accuse, il affirme essentiellement la suprématie du livre sur la conjoncture politique et, tel un Augustin de la typographie, souffle que l'exil est condition mortelle jusqu'au Jugement.

La faute insaisissable : les caractères de Robert

La question de la légitimité de l'exil « mondain » semble futile à nos yeux : pour nous, formés aux écoles de la tolérance et des réconciliations nationales, nourris des images d'intellectuels engagés fuyant les dictatures, le fugitif ne saurait être coupable.

Voire, la mémoire historiographique conserve, désormais à l'état de fossiles, un second débat, connexe mais tout aussi enflammé que celui de l'appartenance nationale du héros : dans cette discussion, instituée par Mallinkrot et Genebrard³², historiens catholiques de la seconde moitié du XVI^e, et continuée jusqu'au début du XX^e siècle, Robert est non pas la victime mais le malfaiteur cité à comparaître au procès de l'histoire.

Le prétexte de ce retournement de perspective et de culpabilité est un jeu de poinçons servant à graver les caractères grecs, dessinés à la demande de François I^{er} par Ange Vergèce et sculptés par Claude Garamond, aujourd'hui visibles au Musée de l'Imprimerie Nationale. En tant qu'Imprimeur Royal pour le grec, Robert avait fait graver ce jeu en 1542 et en donna, en 1544, une première impression avec l'*Histoire Ecclésiastique d'Eusèbe* qu'il fit précéder d'une préface en grec à la gloire de François I^{er}.

La rumeur, dès l'établissement des Estienne à Genève répandit l'infamante calomnie selon laquelle Robert aurait dérobé les poinçons, ou les matrices à tout le moins, de ces caractères pour son usage particulier. L'accusation est faible et ne tient guère : un jeu de poinçons sert à frapper les matrices, lesquelles servent à leur tour de moule pour la fonte de polices. Un jeu de matrices, quelque précieux qu'il soit, n'est pas un trésor irremplaçable et l'on sait que jamais les poinçons ne quittèrent la France. Pourtant, et c'est bien là le nœud de l'affaire des caractères grecs, malgré la passation officielle des poinçons par Charles Estienne à Adrien Turnèbe³³, et la passation de ce jeu par Turnèbe à Frédéric Morel, le bruit se répand et s'amplifie au cours des siècles de l'indélicatesse de Robert. Le rachat, compliqué et difficile, d'un jeu de matrices en possession d'Antoine Estienne, arrière petit-fils de Robert, par Louis XIII marque combien le sujet était sensible dès le XVI^e siècle.

Corollairement, la défense de Robert contre une accusation ignominieuse se développe avec tout autant de vigueur. Le Père Nicéron s'appuie sur l'argument du caractère afin de laver l'Imprimeur du soupçon :

Ce qui détruit entièrement cette accusation intentée contre Robert Estienne, c'est que ses ennemis n'en ont jamais fait la moindre mention, qu'il n'en a jamais été question qu'après un silence de 68 années, et que Robert Estienne et ses enfants, qui ont demeurés à Genève, ne se sont jamais servi de caractères fondus dans ces matrices.³⁴

Renouard, avec plus de passion, s'acharne à démontrer l'innocence de son héros :

Un des hommes par lesquels Robert est traité avec le plus d'injustice est le Sorboniste André Chevillier, dans son *Histoire de l'Imprimerie de Paris*. Continuant après un siècle et demi le même système de dénigrement, Chevillier semble prendre à tâche de trouver des motifs peu louables aux actions de Robert, qui, à l'en croire, fut un hérétique hypocrite, et pendant de longues années trompa les rois François I^{er} et Henri II. Après cette accusation d'hypocrisie il parle de l'enlèvement des matrices grecques : sans le nommer un vol, il le raconte avec une apparente simplicité, mais de manière à ce qu'il soit impossible de donner à ce fait un nom moins odieux.³⁵

Il fait état, sans que la logique permette d'y déceler la moindre preuve d'innocence, de la lettre du Roi commandant à son Imprimeur de faire sculpter les poinçons, réitère l'argument personnel.

L'anecdote prend des proportions de querelle nationale dans la seconde moitié du XIX^e siècle en France, avec une abondante bibliographie, le plus souvent en faveur de Robert. Léon Feugère reprend le motif dans une grande envolée :

Sur cette noble vie [Robert] un nuage a cependant été suspendu longtemps ; une imputation fâcheuse a plané sur cette mémoire illustre : je veux parler de l'affaire relative aux matrices des types grecs qu'on l'a accusé d'avoir dérobées en s'enfuyant à Genève.³⁶

Le biographe de la *Biographie universelle ancienne et moderne* emboîte le pas :

[...] On a accusé Estienne d'avoir emporté à Genève les caractères grecs de l'imprimerie royale ; mais le fait n'est rien moins que prouvé. Les matrices qui avaient servi à fonder ces caractères se retrouvèrent effectivement à Genève ; mais toutes les circonstances de la répétition qui en fut faite semblent établir qu'elles étaient devenues la propriété de la famille de Robert Estienne ; comment et à quel titre ? c'est ce qu'on ne saurait expliquer.³⁷

Firmin-Didot consacre une longue note à l'affaire et il prononce sa sentence d'innocence, sans plus de rigueur que Renouard ou Michaud :

Note : Dans son *Histoire de l'imprimerie de Paris*, Chevillier, très-dévoué à la Sorbonne, répétant les accusations de Malinkrot, du fougueux ligueur Genébrard, du jésuite

Possevin et du moine Pierre de Saint-Romuald a reproché à Robert Estienne d'avoir emporté les types royaux, que l'on dut plus tard racheter à la seigneurie de Genève. M. A-A. Renouard et mon père ont répondu à cette accusation, qui au lieu d'être généralisée, ne saurait s'appliquer qu'à une frappe de matrices. [...] Une pièce qui est au Louvre, datée du 1er octobre 1541, porte que François I^{er} « autorise Robert Estienne à payer à Claude Garamond, tailleur et fondeur de lettres, les poinçons des lettres qu'il avoit promis de faire pour servir à l'impression des livres des librairies du roi ». Or il est probable que Robert n'avait point été remboursé intégralement par le trésor, alors obéré très souvent. [...] Robert Estienne avait donc quelques droits sur ces types, ne fût-ce que pour en avoir dirigé l'exécution.³⁸

Auguste Joseph Bernard consacre un élégant petit livret à la seule question en 1856 ; il y refait l'instruction du procès et conclut à l'innocence définitive de Robert, alors pleinement revenu à l'appartenance nationale française :

Il y a des préventions fatales contre lesquelles la vie la plus noble ne saurait se défendre : il a suffi quelquefois de l'absurde assertion d'un ignorant pour perdre une réputation sans tache. Tel est particulièrement le cas de celle de Robert Estienne, qu'on a accusé d'avoir ravi à la France, disons le mot, d'avoir *volé* les types des caractères grecs gravés par ordre et aux frais de François I^{er}. Vainement quelques savants ont-ils élevé la voix pour justifier d'une pareille accusation le plus illustre membre d'une famille qui a jeté tant d'éclat sur notre pays : l'accusation a prévalu. Peut-être est-ce un peu la faute des défenseurs officiels de Robert Estienne : en effet, leur argumentation était plutôt basée sur leur bonne opinion de l'accusé que sur les faits eux-mêmes, fort mal connus jusqu'ici. Ils n'iaient qu'une action aussi blâmable eût pu être commise par un homme d'un caractère aussi élevé, mais les circonstances de l'affaire semblaient leur donner tort.³⁹

Le débat n'est pas clos pour autant : dans le *Bulletin du Bibliophile* de 1898, Joseph Dumoulin cite de nouvelles pièces d'archives et rejette l'indélicatesse sur le fils de Robert, Henri⁴⁰.

Finalement, c'est Philippe-Auguste Renouard, le fils du précédent, qui arrête les frais bibliographiques en 1901, dans le même *Bulletin du Bibliophile*, en rappelant simplement les conditions matérielles de la typographie à la Renaissance⁴¹.

Le droit à l'exil ?

Cette tempête dans un verre d'eau pose la question centrale de l'exil de Robert Estienne : la question de droit, est-il légitime de quitter la France pour un Imprimeur du Roi ? En détournant le débat des censures catholiques, en elles-mêmes dépourvues de signification, et en le faisant porter sur un vol, sur l'exportation contre la loi de biens nationaux, la déviation historiographique définit implicitement un devoir de l'intellectuel face à la société et, particulièrement, face à sa postérité nationale. Quand Robert se défend de s'être exilé par la publication des *Censures*, Le Clerc, Mallinkrot, Genebrard

et autres polémistes que Renouard traite de « Sorbonistes », proposent une formulation plus précise de l'accusation essentielle : un intellectuel quittant son pays le vole. La recrudescence du débat au XIX^e siècle prête à l'imprimeur des traits hugoliens (Victor Hugo ne fuit-il pas l'Empire avant son Jugement et ne prend-il pas ses lecteurs comme témoins et juges ?), voire dreyfusards dans les *Bulletins du Bibliophile* de 1898 et 1901 : ces anachronismes tournent eux aussi autour de la légitimité de l'exil et la frontière avec la trahison à la patrie. Faut-il voir dans l'assagissement bibliographique récent l'effet de la laïcisation désormais acquise de l'État français ? Sûrement, nous disposons de modèles mieux taillés pour nos idéologies (un Zola prenant la Une de *l'Aurore*, un Sartre haranguant devant les usines Renault) et l'austérité religieuse de Robert jure avec notre image moderne de l'intellectuel. Cependant, le personnage garde sa force. Peut-être, justement, parce que l'on oublie presque le motif de sa fuite et ne retient que sa solitude, son courage lorsqu'il endosse la responsabilité d'annotations signées par d'autres, son indépendance lorsqu'il s'adresse aux lecteurs et au roi par delà les frontières et les années. Au terme de plusieurs générations de débats, nous est léguée l'image d'un imprimeur qui fait la gloire de sa profession en acceptant la condamnation d'un texte comme s'il en était l'auteur.

Car la prudence d'un éditeur de talent ne saurait être privée : telle est la portée du jugement sans fin de l'exil de Robert Estienne. La publication établit un lien d'obligations réciproques avec un public qui ne saurait se réduire au Roi, aux institutions et aux collèges, ni même aux contemporains. Parce qu'il met en lumière, parce qu'il « immortalise », parce qu'il donne « corps », l'imprimeur est un intellectuel, même s'il affecte ou ambitionne la modestie, même s'il condamne la rébellion, même s'il ne bouleverse pas l'ordre établi. Là réside, peut-être, l'une des sources de notre durable fascination pour Robert Estienne, qui ne fut pas le seul imprimeur parisien, ni le seul savant, ni le seul exilé mais qui réunit en un destin individuel les composantes d'une épopée de la liberté.

Université du Québec à Montréal

Notes

1. Conrad Gesner (et Robert Constantin), *Nomenclator insignium scriptorum quorum libri extant vel manuscripti vel impressi ex bibliothecis Galliae et Angliae, indexque totius Bibliothecae atque Pandectarum* . . . , Parisiis, A. Wechelum, 1555 ; dédicace du 5^e livre à Robert Estienne : « il est entre les Imprimeurs et Libraires, ce qu'est le Soleil entre les Etoiles ».
2. Théodore de Bèze, *Les vrais pourtraits des hommes illustres en piete et doctrine du travail desquels Dieu s'est servi en ces derniers temps, pour remettre sus la vraye Religion* . . . , Genève, Jean de Laon, 1581, p. 158–61.

3. G.-A. Crapelet, *Robert Estienne, Imprimeur Royal, et le Roi François 1^{er}. Nouvelles Recherches sur l'État des Lettres et de l'Imprimerie au XVI^e siècle*, Paris, Crapelet, 1836.
4. Bèze, p. 160.
5. Elizabeth Armstrong, *Robert Estienne, Royal Printer. An Historical Study of the Elder Stephanus*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954 ; édition revue en 1986 (Abingdon, Sutton Courtenay). Cet ouvrage demeure la somme biographique sur le personnage.
6. Fred Schreiber, *The Estiennes. An Annotated Catalogue of 300 Highlights of their Various Presses*, introduction par Nicolas Barker, New York, E. K. Schreiber, 1982.
7. Antoine-Auguste Renouard, *Annales de l'imprimerie des Estienne ou Histoire de la famille Estienne et de ses éditions*, 2^e éd., Paris, Jules Renouard et Cie, 1843 ; reprint New York, Burt Franklin, 1972.
8. Louis-Gabriel Michaud, *Biographie universelle ancienne et moderne*, nouvelle éd., 45 vol., Paris, Delagrave, 1854-[65], t. 13, col. 110.
9. Léon Feugère, *Essai sur la vie et les ouvrages de Henri Estienne*, Paris, Delalain, 1853.
10. Auguste Firmin-Didot, *Nouvelle biographie générale*, sous la direction de Ferdinand Heofer, 46 vol., t. 16, Paris, Firmin Didot frères, 1856, col. 485-517.
11. J.-A. de Thou, *Historiarum sui temporis tomi septem*, 7 vol., Londres, 1733, t. I, p. 791.
12. Voir, entre autres, Jean de La Caille, *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, Paris, de La Caille, 1689 ; André Chevillier, *L'Origine de l'imprimerie à Paris*, Paris, J. de Laune, 1694 ; et F.-A. Duprat, *Histoire de l'imprimerie impériale en France*, Paris, Imprimerie Impériale, 1861.
13. A.-A. Renouard, p. 312.
14. William Parr Greswell, *A View of the Early Parisian Greek Press, including the Lives of the Stephani, Notices of Other Contemporary Greek Printers of Paris, and Various Particulars of the Literary and Ecclesiastical History of their Times*, 2 vol., Oxford, 1833, reprint Amsterdam, Grüner, 1969, t. II, p. 141-355 ; Mark Pattison, *The Estiennes. A Biographical Essay, Illustrated with Original Leaves from Books Printed by the Three Greatest Members of that Distinguished Family*, San Francisco, The Book Club of California, 1949 ; « The Stephenses », in *Essays by the Late Mark Pattison, Sometime Rector of Lincoln College*, éd. Henry Nettleship, 2 vol., Oxford, 1889, reprint New York, Burt Franklin, 1965, t. 1, p. 67-123. Il s'agit de Mark Pattison (1813-84), le recteur de Lincoln College (Oxford), le spécialiste de Milton (*Milton*, London, Macmillan, 1902) et le héros de *L'amour en pays froid* (*Love in a Cool Climate : The Letters of Mark Pattison and Meta Bradley, 1879-1884*, éd. Vivian Green, Oxford, Oxford University Press, 1985).
15. *A Distinguished Family of French Printers of the Sixteenth Century : Henri et Robert Estienne and their Successors*, Brooklyn, N.Y., Mergenthaler Linotype Company, 1929 (imprimé par George W. Jones « At the Sign of the Dolphin », tirage à 400 ex) ; livre composé avec un nouveau « Linotype » appelé Estienne.
16. Feugère, p. 41.
17. J. M. De Bujanda, dir., *Index de l'Université de Paris : 1544, 1545, 1547, 1549, 1551, 1556*, Sherbrooke, Québec, Centre d'Études de la Renaissance, Édition de l'Université de Sherbrooke, 1985.
18. Pattison, « The Stephenses », p. 84.

19. Theodoor Jansson Van Almeloveen, *De Vitis Stephanorum, Celebrum Typographorum, Dissertatio Espistolica...* Amsterdam, apud Janssonio-Waesbergios, 1683.
20. Michael Maittaire, *Stephanorum historia, vitas ipsorum ac libros complectens*, Londres, typis Benj. Motte, impensis C. Bateman, 1709.
21. Antoine Teissier, *Les Eloges des hommes savants*, Leyde, 1715, t. I, p. 387 sq. ; de Thou, t. I, p. 791 :

Sed, migrante ad Deum optimo non solum principe [François I^{er}], sed literarum fautore ac parente eximio, indigna bene merito de patria cuius to editis Hebraicis, Graecius et Latinis libris gratia repensa est a theologorum nostrorum collegio, qui hominem reipublicae inuigilantem et quasuis aequas conditiones accipere se paratum demonstrantem, non desierunt lacessere donec ille, vexationum iniustarum pertaesus, ex necessitate consilium cepti, et, relicta patria, Geneuam ad extremum se contulit ; ubi tanta prudentia publicam simul et priuatam rem curauit, ut, quamuis tot aduersitatibus conflictatus et incommoditatibus que solum uertentibus necessario perferendae sunt, tamen in opere assiduus ad ultimum uitae spiritum laudabile rei literariae adiuuandae propositum constanter tenuerit.
22. Pattison, « The Stephenses », p. 85.
23. *Ibid.*, p. 81 ; cf. p. 77 : « Robert Estienne had withdrawn from Paris with the view of being more free in the exercise of his art. »
24. Je suppose qu'elle fut détruite lors de l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871.
25. A.-A. Renouard, Avertissement, p. VIII.
26. *The Cambridge History of the Bible*, t. 3 (*The West from the Reformation to the Present Day*), éd. S. L. Greenslade, Cambridge, Cambridge University Press, 1963, p. 53-77.
27. L'édition utilisée est celle d'A.-A. Renouard, *op. cit.*, p. 544-68. Les deux premiers extraits occupent la page 544.
28. *Ibid.*, p. 554-55.
29. *Ibid.*, p. 549-50.
30. *Ibid.*, p. 81-82.
31. Jean-Dominique Mellot, article « Étienne, école », in *Dictionnaire encyclopédique du livre*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, à paraître.
32. Gilbert Genebrard, *Gilb. Genebrardi Theologi Parisiensis diuinarum hebraicarumque literarum professoris regii, Chronographia Libri quatuor*, Parisiis, apud Michaelum Somnium, 1585, Cum Priuilegio Regis. Le titre est assez pompeux pour être ici cité intégralement : *Vatabli nomine noua Bibliorum uersio conditur Geneuensis multis in locis impurior et indoctior quam, nec Vatablus agnouit, nec qui linguis leuiter tincti sunt probant. Eius causa R. Stephanus Geneuam, sumptum receptatricem, profugit, surreptis secum Regiis characteribus, adulterinos alios partus uiris bonis et doctis suppositurus, uel genuinos ritu loci corrupturus.*
33. Passation documentée par Henri Stein, *Nouveaux documents sur les Estienne, Imprimeurs parisiens, 1517-1665*, Paris, 1895 (Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Isle de France, t. 22).
34. R. P. Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres . . .*, Paris, Briasson, 1736, t. 36, p. 249-51.
35. A.-A. Renouard, p. 344.

36. Feugère, p. 39.
37. Michaud, t. 13, col. 110.
38. Firmin-Didot, t. 16, col. 490.
39. Auguste Joseph Bernard, *Les Estiennes et les types Grecs de François I^{er}, Complément des Annales Stéphaniennes renfermant l'histoire complète des types royaux, enrichie d'un spécimen de ces caractères*, Paris, Tross, 1856, Avant-Propos, p. I.
40. Joseph Dumoulin, « Les “Grecs” du Roi », *Bulletin du Bibliophile*, 1898, p. 298–303.
41. Philippe-Auguste Renouard, *Les « Grecs du Roi »*, extrait du *Bulletin du Bibliophile*, Paris, Henri Leclerc, 1901.